JANVIER—On a tué pendant le mois de Janvier la chasse aux Cariboux, espèce de renne qui vient du nord quand les froids sont très grands.

Les maladies des mois précédens ont continué sans qu'il soit mort beaucoup de monde.

FEVRIER—Dans des endroits il y avait vingt-cinq à trente pieds de neige, mais dans les bois où le vent n'avait pu en rassembler d'ailleurs, il y en avait au mois sept pieds.

Les maladies ont continué comme les mois précédens.

MARS—Le 2, la chaleur du soleil et la marée firent débacler le fleuve. Le 5 on mesura la neige dans les bois, et on en trouva 8 pieds de hauteur. On a vu pendant ce mois beaucoup de perdrix blanches et de cariboux, et vers la fin différentes espèces de canards.

AVRIL—Le 1, la chaleur et la petite pluie produisirent un dégel qui fit d'autant plus de plaisir qu'on était fort ennuié d'un si long et si rude hiver ; car on ne se souvient pas d'avoir vu à Quebec 7 pieds de neige sur la terre le 3 d'Avril, souvent on commence déja à cultiver les terres pour les disposer à recevoir les semences.

Le 8, la végétation commençoit à s'animer, et on avait déja ramassé une bonne quantité de suc d'érable ; les pins et les sapins commençoient à pousser, et les boutons des tilleuls grossissoient.

Le 22, on entendit pour la première fois le rossignol chanter.

Le 25, on vit des hirondelles ; il s'en fallait beaucoup que les neiges fussent fondues aux environs de Québec, mais elles l'étaient auprès de Montréal, et déjà on labourait les terres, et on semait.

Le 28, le fleuve qui était débaclé, chariait une quantité étonnante de glaçons qui venaient du lac Saint-Pierre.

Dans tous les endroits où la terre était découverte de neige, on hersait et on ensemençoit les terres qui avaient été labourées avant l'hiver, et on labourait celles qui ne l'avaient pas été, pour les ensemencer.

La disette de fourage était si grande à la fin de l'hiver, que plusieurs habitans ont été obligés de découvrir leurs étables pour nourrir leur bestiaux avec la paille qui les couvrait ; cette disette de fourage a occasionné beaucoup de maladies sur les bestiaux.

Il y a eu moins de malades pendant ce mois, mais les maladies, qui étaient des fièvres malignes, ont été beaucoup plus dangereuses.

[A CONTINUER.]

L'INSTITUT :

QUEBEC, SAMEDI, 8 MAI 1841.

Nous commençons à publier dans notre feuille de ce jour un excellent article sur le pavage et l'empierrement des rues et des routes publiques que nous recommandons particulièrement à l'attention de nos autorités municipales.

Il est à peu près évident aujourd'hui pour tout le monde que le système d'empierrement adopté depuis quelques années ne peut être continué dans nos villes. Lorsque le temps est beau les rues sont enveloppées dans des nuages de poussière qui non seulement abîment les magasins et l'intérieur des maisons comme chacun l'éprouve tous les étés à ses dépens, mais ont en outre le grave inconvénient de faire un tort notable à la santé publique. Lorsqu'il fait mauvais, nous avons des torrents de boue qui s'étendent d'un trottoir à l'autre, et le piéton ne peut faire un pas sans être éclaboussé des pieds à la tête par les voitures qui passent. Peut-être doit on cet état de chose aux mauvais matériaux qu'on emploie pour macadamiser. L'on paraît se servir le plus souvent de la pierre noire du faubourg St. Jean, et de la pierre calcaire de Beauport. Ces roches tendres sont broyées, pulvérisées en peu de temps, et dans un pays où le sol est trempé d'eau ou humide la moitié des sept mois qu'il n'est pas couvert de neige, l'empierrement fait même avec les meilleurs matériaux est insuffisant dans les villes et surtout dans les rues passantes. Pour entretenir les chemins en bon état, il faudrait une légion d'hommes continuellement employés, et les dépenses seraient hors de proportion avec l'avantage qui en résulterait.

Le pavage en bois debout paraît être le système le mieux adapté au pays, et qu'on devrait choisir par préférence, vu l'abondance des matériaux nécessaires pour ce pavage, et la proximité de nos forêts. Ce système a parfaitement réussi dans les pays où il a été adopté, ainsi qu'on peut le voir dans l'écrit dont nous avons parlé, et certainement il a encore plus de chance de succès ici, à cause de l'abondance du bois et de la modicité du prix qu'il coute.

Le pavage en bois debout nous parait donc le système le mieux adapté à ce pays pour les villes. Il n'a point les graves inconvénients du macadamisage que nous avons signalés, et nous pensons que le coût de la confection première et ensuite de l'entretien serait bien moindre que ce que nous avons payé pour nos rues actuelles. Les habitants de Québec auraient, au lieu de la boue et du tistamare des voitures, des chemins propres, point de bruit, et pourraient sortir et voir librement sans crainte d'être aveuglés ou asphyxiés par les nuages de poussière que soulèvent sans cesse le pas des chevaux et le moindre vent.

LA BIBLIOTHEQUE DE LA CHAMBRE D'ASSEMBLÉE.

Québec vient de voir se renouveler la scène de spoliation dont l'autocrate russe a donné l'exemple en faisant transporter les bibliothèques de la Pologne en Russie. Des ordres ont été donnés d'envoyer celle de notre ancienne Chambre d'Assemblée dans le Haut-Canada, et elle a déjà été expédiée pour Montréal. Cette bibliothèque se composait d'environ 6,000 volumes, dont plusieurs étaient d'un grand prix ; on l'estimait à £6000. C'était la plus belle collection de toutes les possessions britanniques en Amérique. Elle contenait les meilleurs ouvrages sur la législation, le droit civil et criminel, l'histoire, l'économie politique, les sciences, l'agriculture, et enfin, 700 volumes d'histoires, de voyages et de découvertes, tous relatifs au Canada et à l'Amérique, et ramassés à grands frais, en partie par l'entremise de M. Faribault qui avait contracté un amour vraiment paternel pour ces livres rares et qu'il s'était procurés difficilement. Ils ont tous, comme les autres, pris le chemin de Kingston. Quelle perte pour notre ville que cette magnifique bibliothèque ! Ah Canadiens *ignorants voyez* quelle est pour vous l'excessive sollicitude du gouvernement ; concevez-vous à présent la grandeur des efforts qu'il fait pour vous *instruire* et vous *éclairer ?* Ce monument que votre *ignorance* avait élevé au milieu de vous, on l'enlève ; on ne veut pas qu'il dépare votre ancienne capitale, et qu'il soit pour la postérité une preuve parlante de votre insouciance pour les lettres.

Mais nous nous arrêtons ; car nous ne voulrions pas nous servir des termes propres à qualifier cet acte de vandalisme dirigé contre notre ville. La bibliothèque de la Chambre d'Assemblée en était le plus bel comme le plus noble ornement. Elle était ouverte au public entre les sessions de la Législature ; et ce n'est que depuis la première insurrection et l'arrivée de lord Durham qu'on a tenu hermetiquement fermé ce sanctuaire de la science. Néanmoins on nourrissait l'espoir de le voir ouvert de nouveau, et fréquenté par notre jeunesse comme auparavant, mais l'akase vice-royal est venu détruire cette espérance.

Notre regret de voir partir ce précieux trésor s'accroit encore de la pauvreté de notre ville en fait de bibliothèques publiques. Il ne nous reste plus que celle de Québec, collection incomplète et tout à fait insuffisante, formée en grande partie de romans. A peine y a-t-on ajouté quelques bons et solides ouvrages depuis une vingtaine d'années. Celle de la Chambre d'Assemblée était choisie et de nature à accoutumer les jeunes gens à des études sérieuses. Remplira-t-elle le même but où on l'envoie ? La moitié se compose de livres français que les hautcanadiens ne liront guère, et qui auraient du être laissés ici pour cette seule raison. Mais peut-être va-t-elle rester ensevelie longtems dans les caisses où elle se trouve à présent, car on ne trouvera pas d'appartements assez spacieux à Kingston pour la placer ; et Dieu sait quand sera fixé permanemment le siège de la Législature. Nous aurons vraiment des craintes pour la conservation de ce dépot sacré si l'exécutif ne nomme pas une personne qui en connisse le prix ; mais nous espérons qu'il n'agravera pas le vol sacrilège qu'il vient de commettre au préjudice de Québec, en le mettant entre des mains profanes, surtout au moment où faute d'un local convenable cette bibliothèque pourrait être reléguée dans quelque méchant hangar, si on n'y portait pas attention. Nous supplions donc celui qui en sera chargé de veiller attentivement sur ces chefs-d'œuvre de l'esprit humain, et sur les nombreux et anciens ouvrages relatifs au Canada et à l'Amérique qu'il serait presqu'impossible de remplacer.

Un pauvre correspondant qui ne savait plus à quel saint se recommander a trouvé enfin un organe de ses pensées dans la Gazette de Jeudi soir. Le pauvre critique toujours souffrant sous l'influence du *siècle d'ébranlements* commence son œuvre, comme Sancho Pança ses discours, par dix à douze proverbes, de la force de celui-ci : *l'industrie engendre la misère* &c. Enfin, dit-il, *nous avons une religion !* et cette découverte étonnante qu'il vient de faire, le conduit à nous apprendre que *ces Messieurs de 20 à 30 ans* de "L'INSTITUT," du "COIN DU FEU" et du "CANADIEN" *manifestent des vues incompatibles avec la foi* et la morale catholique.

En effet, l'INSTITUT a dit qu'on pouvait établir un système d'éducation où l'on n'enseignerait que les principes généraux de la religion chrétienne, laissant à chaque dénomination l'instruction religieuse de ses adeptes. Quelle hérésie ! et d'autant plus hérésie qu'on suit cette pratique au Séminaire pour les protestants qui y reçoivent l'éducation.

Nous ne releverons pas ce qu'il dit au sujet du "Portrait d'une femme" et des "Derniers moments de Taleyrand," car personne n'a vu dans ces deux morceaux ce que *les arts et les premiers des arts, l'enchanteresse littérature* lui a fait voir. Mais aussi celui qui fait *confondre la science* par la religion, n'est pas un homme ordinaire, et il n'est pas surprenant que sa grande perspicacité lui fasse voir un danger imminent pour la morale dans un pays où *tous les sujets sont abordés, traités, jugés et circulent ensuite parmi le bon peuple canadien qui* NE SAIT PAS LIRE.

L'espace nous force de terminer, et de laisser le correspondant ouvrir tout seul *son champ d'une fertilité incontestable* à l'aide de "*l'Antidote*", et tandis que la *jeunesse ardente ira aux informations*, nous recommandons au correspondant de penser avant d'écrire afin d'être plus laconique et surtout plus logique.

A propos nous pensons que les Journalistes, à l'exemple de ceux de France, ne devraient point publier d'écrits de la nature de celui *du Catholique* sans qu'ils fussent signés du nom de l'auteur.

DEPART DE L'EVEQUE DE MONTREAL POUR L'EUROPE.—C'est l'un des premiers jours de la semaine prochaine que l'évêque de ce diocèse doit partir pour New-York, où il séjournera quelque temps, avant d'aller s'embarquer dans le *Britannia* qui doit laisser Boston, le 16 de mai. S. G. sera accompagnée du Rev. M. Power, curé de La prairie, et de son secrétaire le Rev. M. Paré, chanoine de la cathédrale.

Les *Mélodies Canadiennes* traduites du *Scottish Magazine* par U. J. T. ont été reçues et paraîtront prochainement dans nos colonnes.

NAISSANCE.

Hier la Dame de l'Honorable E. Caron, Maire de cette ville, a mis au monde une fille.

MARIAGE.

Lundi dernier, en cette ville, hier soir, Errol Boyd Lindsay, écuyer, à Dlle. Josephte Guérout, dernière fille de feu Pierre Guérout, écuyer.

DÉCÈS.

A Montreal, le 21 avril dernier, après une maladie de quatre mois, soufferte avec une patience et une résignation remarquables Charles-Edmond, le plus jeune des fils de M. Bibaud, écuyer, âgé de 13 ans.

A St. Antoine, Rivière du Loup, le 27 dernier, après une maladie de seize jours, à l'âge de près de cinq ans, Louis-Félix-Adolphe, enfant de Charles Edouard Gagnon, Ecuyer, Notaire de ce lieu.

En cette ville, lundi le 3 du courant, après une courte maladie, Eloi Venceslas, étudiant au séminaire de Québec, agé de seize ans, fils de feu Ambroise Chavigny Delacheyrotière, en son vivant Ecuyer, Notaire de Lotbinière.

ANNONCES.

AVIS DU BUREAU DE LA POSTE.

A COMMENCER de l'ouverture de la Navigation, les Malles de Sa Majesté seront transportées entre Montréal et Québec, quotidiennement, (le Dimanche excepté) par les bâtiments à vapeur le Lord Sydenham et le Lady Colborne.

Ces bâtiments partiront respectivement de Montréal à 6 et de Québec à 5 P. M., et toucheront à Sorel, au Port St. François et aux Trois-Rivières. Pour mettre les Maîtres de Poste en état de clore leurs Malles à temps, les réglements suivants seront observés à l'égard du dépot des lettres destinées à être envoyées par les bâtiments à vapeur :

Au Bureau de *Montréal*—Les lettres pour Québec, William Henry, Berthier, Port St. François et Trois-Rivières, seront prises jusqu'à 5½ heures. Les lettres pour les autres places devront être déposées à 5 heures.

Au Bureau de *Québec*—Les lettres pour Montréal, William Henry, Berthier, Port St. François et Trois-Rivières, seront prises jusqu'à 4½ heures. Les lettres pour autres places, y compris le Haut-Canada, les Etats-Unis, et les Townships de l'Est, devront être déposées avant 4 heures.

Mais les lettres *non affranchies* pour *toute destination* seront reçues à bord du paquebot par le Commis du Bureau de la Poste chargé du soin des Malles, jusqu'au moment du départ du bâtiment.

Une Malle de terre trois fois par semaine, qui laissera Québec et Montréal respectivement pendant l'Eté, les Mardis, Jeudis, et Samedis, à 4 heures P. M., et arrivera les Lundis, Jeudis et Samedis, à 8 heures A. M., servira les Bureaux du côté du Nord qui ne pourront être servis par l'arrangement du transport par la vapeur.

Il est du devoir du D. Mtre. Général de la Poste, d'informer en outre le public, que le gouvernement de Sa Majesté ayant à de grands frais pris des engagements pour le transport des malles de Québec à l'extrémité Occidentale de la Province, par les moyens les plus expéditifs que fournisse le pays, il a reçu instruction de faire rigidement exécuter la loi contre toutes les personnes qui ci-après tenteront d'envoyer ou porter des lettres illicitement.

L'acte de la 1ère Vic., chap. 35, impose une pénalité de £5 contre quiconque envoie ou reçoit aucune lettre (non spécialement exemptée dans cet acte) transportée autrement que par la malle du gouvernement, outre CENT LIVRES PAR SEMAINE, tant qu'on continuera cette pratique.

Les mêmes amendes sont imposées pour la *collection* des lettres.

Bureau Général de la Poste, Montréal, 28 avril 1841.

LES bateaux à vapeur le Lord Sydenham et le Lady Colborne qui transportent la malle de Sa Majesté entre Québec et Montréal, fermeront une ligne quotidienne entre les ports ci-dessus, et jusqu'à nouvel avis laisseront le quai Napoléon à CINQ heures de l'après-midi comme suit :

Le paquebot à vapeur Lord Sydenham, capit. Geo. Tate, les Mardis, Jeudis et Samedis.

Le paquebot à vapeur Lady Colborne, capit. W. H. Haycock, les Lundis, Mercredis et Vendredis.

W. J. NEWTON, Agent.

Québec, 3 mai 1841. Quai Napoléon.

LE soussigné informe respectueusement le public que son imprimerie renfermant un matériel assez considérable, il peut confectionner les ouvrages suivans, au plus court avis, dans l'une ou l'autre langue :—Affiches, grandes et petites ; Livres, Pamphlets et Brochures de tout format et de toute grosseur ; Catalogues, Factures, Circulaires, Cartes pour invitation aux funérailles, Cartes de visites, Blancs pour les Avocats, et les cours de justice, et pour les études de notaires, etc. etc. etc.

J. V. DE LORME.

Québec, 7 Mars 1841.

UN PRETENDANT.

CONTINUATION.

Tout en réfléchissant, Tom continuait à regarder machinalement la galerie des tableaux masqués, lorsqu'il lui sembla que l'un d'eux s'agitait et que la partie du mur qui le supportait s'agitait aussi.

Pour la première fois Tom se souvint qu'il avait en sa possession une arme défensive, et porta vivement la main à la garde de son épée.

—Qui va là ! cria-t-il d'une voix plutôt effrayée qu'effrayante.

—Ne craignez rien ! lui répondit une voix douce qu'il reconnut aussitôt pour celle qui l'avait reçu à son arrivée. Vous êtes en sûreté ici, reprit la vieille dame, après avoir refermé la porte secrète par laquelle elle venait de s'introduire ; vous n'avez aucun péril à redouter. Il y a long-temps que je vous attendais, et depuis un mois j'ai renvoyé tous les domestiques qui auraient pu vous trahir ou vous compromettre par leurs indiscrétions ; il y a en ce château que moi et un vieil intendant dont je réponds comme de moi-même. Outre cela, grâce au rôle que je joue dans cette contrée, vous êtes à l'abri de toute investigation : je passe pour un excellente wigh, et le plus furieux hanovrien se garderait bien de suspecter lady Mitliden. Lady Mitliden est mon nom, ajouta la vieille dame, et je serais bien heureuse de penser que ce nom-là ne vous est pas tout-à-fait inconnu. Si votre illustre père a daigné quelquefois m'octroyer généreusement un de ses souvenirs, il aura pu vous dire que lady Mitliden a toujours été et sera toujours la plus humble, mais aussi la plus fidèle servante de votre royal maison.

Tom n'avait pas, ne pouvait pas avoir la volonté d'interrompre son interlocutrice. Les paroles qu'il entendait ressemblaient pour lui à ces bruits vagues qu'on entend en rêve ; il en percevait le son sans en déchiffrer le sens. Cependant comme lady Mitliden s'était arrêtée et gardait le silence, il laissa tomber machinalement un mot qui exprimait son embarras et son étonnement.

—Madame ! murmura-t-il.

—Je vous comprends, vivement lady Mitliden, se méprenant sur le sens de cette interruption, et je me suis déjà adressé les reproches que vous voulez me faire. J'avais promis de respecter votre incognito et de garder religieusement le secret qui m'a été imposé. Mais il m'est impossible de refouler les sentimens qui m'animent et d'imposer silence à la voix de mon cœur ! Je suis venu à vous malgré ma promesse, j'ai voulu vous voir, vous parler, et maintenant je suis à moitié satisfaite. Voulez-vous que je me retire, ou accordez-vous à votre obscure servante la permission d'achever ce qui lui reste à vous dire ?

—Achevez, madame, dit gravement Tom, qui, revenu de sa première surprise, se dressait par degré sur ses talons, comme un homme qui s'apprête à escalader toutes les hauteurs de la terre.

Lady Mitliden se recueillit quelques instans, et elle reprit en donnant à ses paroles l'accentuation du dévoûment le plus pur, de l'enthousiasme le plus chaleureux :

—Prince !

—Prince ? répéta intérieurement Tom, pendant que lady Mitliden s'arrêtait sur ce mot, avec une intention marquée d'humilité, d'abnégation et de respect.

—Prince, répéta la vieille dame, il est enfin arrivé ce jour que j'appelais depuis si longtemps de mes vœux ; et béni soit Dieu qui m'a donné la consolation de voir le fils du roi d'Ecosse de retour dans le pays de ses pères ! Bientôt, je l'espère, vous aurez reconquis la haute position dont l'injustice et l'usurpation vous ont dépouillé ; bientôt vous aurez quitté le nom obscur que vous portez depuis votre enfance, pour reprendre le nom glorieux de vos ancêtres ; bientôt votre vaillante épée aura dissipé tous les ennemis de votre sainte cause et rendu à l'Ecosse le bonheur et la gloire ! Prince, la mission que vous allez accomplir est grande, mais aussi elle est difficile ! pour la mener à bien, vous aurez besoin du dévoûment de tous, riches et pauvres, grands et petits. Je ne suis qu'une femme, et ce que je puis pour votre cause est peu de chose, mais il me sera doux de remplir mon devoir de bonne Ecossaise, et j'espère que vous ne repousserez pas ma modeste offrande.

Lady Mitliden délia les cordons d'une bourse en tapisserie qu'elle avait jusque-là tenue cachée dans sa main, et la présentant respectueusement à notre héros, elle ajouta :

—Prince, voilà cent guinées ; cette somme est le fruit de dix années d'économies. Prenez-les pour vous aider à subvenir aux frais de votre entreprise. Ne me remerciez pas, prince ; je ne mérite pas vos remercimens : seulement, il m'est doux de penser qu'un jour, quand vous serez assis sur le trône de vos pères, vous accorderez quelquefois un souvenir à cette vieille Ecossaise qui vous a reçu dans son château et qui a été la première à vous offrir l'hommage de son respectueux dévouement.

La surprise de Tom était au comble. Il brûlait du désir de questionner lady Mitliden et de lui demander des renseignemens précis sur lui-même. A quel titre était-il prince ? De quelle glorieuse entreprise voulait-on lui parler ? Comment parviendrait-il à remonter sur le trône de ses pères, de ses pères qu'il ne connaissait pas ? Toutes ces questions, Tom se les posait à lui-même sans oser les formuler à haute voix. Il était dans la situation d'un homme qui ne veut pas paraître ignorer ce qu'il est supposé savoir, et il aimait mieux accepter sa destinée sans la comprendre que de la gâter en voulant la déchiffrer. Les ténèbres qui s'épaississaient autour de lui se dissiperaient sans doute d'elles-mêmes ; il ne fallait que prendre patience et remettre à un autre moment le chapitre des éclaircissemens. Tom prit donc le parti des gens faibles et crédules, qui ne demandent pas mieux que de se laisser tromper et de se taire. Après tout, était-il trompé ? La vieille Marthe ne lui avait-elle pas répété à plusieurs reprises : "Tu seras riche et puissant un jour !" Les paroles équivoques de lady Mitliden ne s'appliquaient-elles